



# Le Bulletin

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES DE BELGIQUE

## Séance publique

### Réception de Jacques Charles Lemaire et de Lydia Flem

Roland Mortier – Jacques Charles Lemaire – Jacques De Decker – Lydia Flem

## Communications

**Jacques Crickillon** Le vieil étang : voyage en poésie lointaine – **Guy Vaes** Un virtuose de la coupe – **Jacques De Decker** Paul Valéry est-il mort d'amour ? – **Alain Bosquet de Thoran** Du Collège de Pataphysique à l'Ouvroir de Littérature Potentielle – **Lydia Flem** Freud, poète de l'inconscient – **Marc Wilmet** « Ne me laisserez-vous que cette confusion du soir - Après que vous m'avez, un si long jour, nourri du sel de votre solitude... ? » (Saint-John Perse). Retour sur un subjonctif contesté – **Daniel Droixhe** Langue, race, politique et littérature régionale dans l'*Action wallonne* (1933-1940) – **François Emmanuel** Quelques pas dans le labyrinthe (Rêve et écriture) – **Jean-Baptiste Baronian** Simenon et la bibliophilie

## Texte

**Marc Quaghebeur** Permanence et avatars du mythe du XVI<sup>e</sup> siècle, dans la littérature belge de langue française, après *La Légende d'Ulenspiegel*

## Prix de l'Académie en 2009

## Ceux qui nous quittent

**Jean Tordeur** par Jacques De Decker





# Réception de M. Jacques Charles Lemaire

Discours de M. Jacques Charles Lemaire

Monsieur,

L'usage de l'Académie, auquel je sacrifie bien volontiers, m'invite à vous appeler de prime abord « Monsieur ». Il y a bien quarante ans que je ne vous ai pas adressé cette dénomination, et me voilà tout troublé en la prononçant. Mais vous savez qu'elle n'obvie pas à l'affectueuse admiration que je vous porte, même si cette manière de s'exprimer établit entre nous — l'espace d'un moment seulement — une distance de convenance et de respect traditionnelle en ces lieux et qui n'enlève rien à l'amitié qui nous unit depuis des décennies.

C'est sans doute une situation peu banale, au sein de cette réunion académique, que l'un de ses membres s'exprime *loco* un autre membre, comme on dirait dans la langue des plaideurs. Je te remercie d'avoir bien voulu assumer la tâche délicate de prononcer ce discours de réception, mon cher Raymond, néanmoins assuré que tu ne révoques en aucune manière la présentation flatteuse que le professeur Roland Mortier a bien voulu composer à mon propos.

Nous savons et nous reconnaissons, l'un et l'autre, la dette immense que nous avons contractée à l'égard de ce maître aimé et admiré. Le parcours intellectuel et universitaire que nous avons suivi, la curiosité littéraire qui nous anime, la sollicitude constante qui nous conduit vers le travail et la recherche, toutes ces valeurs positives

qui ont construit nos existences et qui nous ont apporté le bonheur de vivre, nous les devons à l'exemple de celui qui demeure pour nous une présence tutélaire, une conscience bienveillante, un modèle éblouissant.

Dans l'un de ses romans, l'académicien français Michel Déon écrit : « Des plaisirs de ma vie, celui dont je me souviendrai le mieux est d'avoir travaillé. » Cette formule hardie, qui pourrait apparaître comme un curieux paradoxe à nombre de nos contemporains, je la revendique comme une ligne de conduite de mon existence : si j'ai peu sacrifié au divertissement, suivant à mon escient une recommandation depuis longtemps exprimée par Blaise Pascal, c'est sans nul doute en suivant la voie noblement tracée par celui qui m'accueille aujourd'hui, par le truchement de notre confrère Raymond Trousson, dans cette enceinte académique.

Mesdames, Messieurs,

Voici une autre situation peu banale : alors que le récipiendaire connaît en général assez mal, pour n'avoir pas eu l'occasion de le fréquenter autrement que par ses livres, le membre de l'Académie auquel lui échoit la faveur de succéder, la figure de Paul Delsemme appartient, pour moi, au rang des personnes familières. Depuis le temps de l'Université, où il enseignait à notre génération de romanistes les grandes lignes de la littérature néerlandaise ainsi que la littérature comparée, dans un ancien cinéma (*Le Relais*) transformé en une vaste salle de cours, où à titre de bibliothécaire en chef il nous accueillait avec une attentive bienveillance, jusqu'à ses derniers jours, où la fraternité maçonnique n'a cessé de favoriser entre nous, depuis trente-cinq ans, de chaleureux rapprochements, en passant par l'intérêt qu'il ne cessait de porter à l'Athénée Fernand Blum de Schaerbeek, établissement où enseignait la maman de mes grands enfants, aujourd'hui disparue, les souvenirs heureux et émouvants liés à Paul Delsemme se bousculent dans mon esprit. Aussi, la difficulté à laquelle je me trouve confronté tient à ne pas me laisser porter par la vague des souvenirs, à ne pas dépasser les limites de temps qui me sont imparties, à ne pas abuser de votre attention et de votre patience.

À propos des lieux où Paul Delsemme a passé une vie féconde et d'une remarquable longévité, il n'est pas excessif de parler d'existence « schaarbeekoise ». Si l'on excepte le séjour d'un an qu'il a accompli pendant sa première année d'école primaire à Pontarlier, dans le département du Doubs, où son père, originaire de Jupille, dans la région liégeoise, avait souhaité résider quelque temps après

avoir passé de longs mois en Suisse pendant le premier conflit mondial aux fins de soigner une dangereuse affection pulmonaire contractée dans les geôles allemandes, Paul Delsemme est toujours resté fidèle à la « cité des Ânes », commune d'origine de sa mère. C'est à l'école moyenne C (aujourd'hui Athénée Adolphe Max), située aux confins de la ville de Bruxelles et de la localité schaarbeekoise, qu'il passe ses premières années de l'enseignement secondaire, avant de poursuivre et d'achever des études commerciales à l'Athénée communal de Schaerbeek, dénommé de nos jours Athénée Fernand Blum. C'est au sein de l'administration de la place Collignon qu'il commence sa carrière, à titre de commis de direction. C'est dans l'établissement qu'il avait fréquenté comme élève, l'Athénée Fernand Blum, qu'il entre en fonction en 1946, à titre de surveillant-éducateur pendant quelques mois, puis comme professeur de français, jusqu'en 1964, quand sa science et ses mérites l'appellent à entrer dans le corps professoral de l'Université libre de Bruxelles. C'est toujours à Schaerbeek qu'il réside, jusqu'à l'heure de son trépas. Plusieurs des personnes présentes à la cérémonie d'aujourd'hui se souviennent de l'amicale réception qu'il réservait à ses collègues et à ses familiers dans l'un des plus imposants immeubles de la région de Bruxelles, situé avenue Louis Bertrand, et de l'attachement mêlé de fierté qu'il témoignait de manière très explicitement émue à la commune qui l'avait vu naître.

J'ai évoqué, il y a un instant, les mérites de Paul Delsemme. Je souhaiterais m'attarder un instant sur l'ampleur de leur étendue. À une époque où la poursuite des études de philologie romane était conditionnée à la possession d'un diplôme de la section latin-grec de l'enseignement des humanités, le futur bibliothécaire en chef de l'Université, animé par un authentique attrait pour l'enseignement et par une invincible appétence pour la littérature française (tout jeune homme, il fréquente avec assiduité les libraires et les marchands d'antiquariats, qui l'approvisionnent en ouvrages rares et en éditions introuvables), se doit d'obtenir du Jury central un certificat d'homologation pour accéder aux études universitaires. L'effort qu'il est appelé à soutenir se révèle considérable pour quelqu'un qui, comme lui, assume à temps complet des tâches professionnelles exigeantes et qui doit subvenir aux besoins de sa mère, seule depuis les années 1920. Mais détermination, application et énergie font partie du viatique existentiel de Paul Delsemme. En 1940, le Jury d'État le déclare admissible à la poursuite d'études en Faculté de Philosophie et Lettres. Ces études se déroulent pendant les années d'occupation, avec les redoutables difficultés d'approvisionnement et de déplacement inhérentes aux temps de guerre. Paul Delsemme ne se décourage pas : il mobilise ses forces,

affronte l'adversité, prépare ses examens alors que l'Université libre de Bruxelles a fermé ses portes pour échapper aux sommations intolérables des autorités allemandes. Ses efforts sont couronnés de succès : il est proclamé licencié en philosophie et lettres en 1946. Nommé professeur de français dans l'enseignement communal, il s'attelle à la rédaction d'une thèse tout en assumant, avec la compétence et la disponibilité que plusieurs d'entre vous, comme notre secrétaire perpétuel Jacques De Decker, lui ont connues, sa charge d'éveilleur à la connaissance de notre langue, redoutable par ses exigences, et à la découverte patiente de notre culture, dont la grandeur et la beauté requièrent une curiosité soutenue. Quelques personnes présentes dans l'assemblée d'aujourd'hui ont emprunté cette voie étroite et ardue qui consiste à partager sa vie, parfois au prix de constants renoncements aux plaisirs ordinaires de l'existence, entre l'enthousiasme pour la formation des jeunes générations et les nécessités heuristiques quotidiennes de la recherche scientifique. Voie escarpée, voie périlleuse : beaucoup de ceux qui s'y engagent renoncent à poursuivre, faute de la persévérance nécessaire, de l'enthousiasme un peu aveugle indispensable. Paul Delsemme ne se laisse pas abattre par la difficulté, ne paraît pas subir le vertige qui terrasse quelques escaladeurs téméraires : il fréquente assidument les bibliothèques, consulte plus d'un millier d'ouvrages, cherche à comprendre et à mettre en valeur l'œuvre d'un auteur méconnu, peu étudié jusque-là, rédige des pages fortes et denses, qui comptent chèrement parmi les plus belles qu'il a écrites.

En même temps, il prépare pour une collection de *La Renaissance du Livre* animée par son maître Gustave Charlier un ouvrage intitulé *Georges Garnir. Les meilleures pages*, qui paraît en 1956. Il y retrace, dans un chapitre liminaire, le destin d'un personnage « haut en couleur » : avant d'être reçu dans cette Académie le 13 mars 1926 et de se voir décerner un prix pour avoir dignement célébré la terre wallonne, Garnir avait été une figure « estudiantine » assez peu ordinaire de l'Université de Bruxelles. Il s'y mêlait aux controverses universitaires de l'époque, écrivait le texte de revues et montait ces pièces satiriques où, sur un mode comique parfois incisif, il mettait en scène les autorités académiques et les professeurs de son temps. Il compose aussi les paroles du *Semeur*, chant des étudiants de l'Université, dont le troisième couplet contient une charge antipapiste que les générations d'aujourd'hui éprouvent quelquefois du mal à comprendre et qu'elles tiennent pour des railleries d'un autre âge. Homme d'action, Georges Garnir se consacre avec passion au journalisme. Après avoir collaboré à *L'Indépendance belge* et au *Compte rendu analytique du Sénat*

auquel l'avaient préparé ses études de droit, il fonde en 1910 avec Léon Souguenet et Louis Dumont-Wilden l'hebdomadaire *Pourquoi Pas ?* Il n'abandonne pas pour autant ses activités de revuiste et, dans un registre plus sérieux, s'adonne à l'écriture de pièces de théâtre et de récits de fiction. Dans ces romans et ces nouvelles, il place les réalités wallonnes au cœur de sa création. Il réserve aussi quelques compositions à la description de la vie bruxelloise et tire un parti amusé du parler local, mâtiné de flandricismes évocateurs. Tous ces aspects de l'œuvre de Georges Garnir (nom de baptême que l'intéressé écrivait sans *s* final car, disait-il, « je n'aime pas que mon prénom soit au pluriel ! ») se découvrent dans l'anthologie de Paul Delsemme : le combat à Mons entre saint Georges et le Lumeçon, la vie terrienne dans le Condroz, les souvenirs de l'occupation entre 1914 et 1918, qui a meurtri les gens de Wallonie, la ville de Liège en particulier.

En 1958, Paul Delsemme fait paraître aux prestigieuses éditions Nizet, à Paris, un livre intitulé *Un théoricien du symbolisme : Charles Morice*, ouvrage couronné par l'Académie française en 1960. Il s'agit du remaniement approfondi de son mémoire de licence, dans lequel Paul Delsemme révèle une personnalité littéraire située aux antipodes de celle de Garnir. Né à Lyon dans une famille catholique, Morice a vécu plusieurs années à Bruxelles et a enseigné à l'Université nouvelle, créée en 1894 à la suite de soubresauts qui avaient suivi le refus par les autorités universitaires d'installer dans la chaire professorale qui lui avait été attribuée le géographe français Élisée Reclus, accusé de menées anarchistes. Conscience inquiète et déchirée, Morice ne se mêle pas aux combats idéologiques de son temps. Quand il vient à Bruxelles en 1899, il appartient à la catégorie des critiques littéraires confirmé : il entretient des liens d'amitié avec Verlaine, dont il avait critiqué *L'Art poétique* (composé en 1874 à la prison de Mons), mais dont il est le premier familier à publier les œuvres complètes ; il connaît Mallarmé, qui apprécie ses talents ; il collabore à la *Revue contemporaine* et s'associe avec des auteurs connus et estimés comme Jean Moréas et Maurice Barrès ; il a déjà écrit son ouvrage capital, *La littérature de tout à l'heure*, paru en 1889, dont le titre et le contenu ont à coup sûr influencé le mouvement des gens de lettres flamands rassemblés sous la bannière de la revue *Van nu en straks*, à laquelle collaborent des personnalités aussi diverses et aussi riches que Stijn Streuvels, Cyriel Buysse, Karel van de Woestijne et... Vincent van Gogh.

Livre représentatif de la pensée « fin de siècle », selon l'expression de Paul Delsemme, *La littérature de tout à l'heure* est reconnue par

Anatole France pour l'un des fondements théoriques du symbolisme. Si Charles Morice affectionne l'alexandrin et condamne l'usage du vers libre, cher à nombre de ses contemporains, il résume souvent les aspirations des gens de lettres de son temps. Comme eux, il manifeste son hostilité au naturalisme ; comme eux, il cultive une manière d'aristocratie littéraire ; comme eux, il montre une certaine inclination pour l'ésotérisme et exprime son attrait à l'égard des sciences occultes. L'art lui apparaît comme un « aspect en beauté » des idées religieuses d'une époque. Aussi on ne s'étonnera pas que Morice pratique volontiers une critique intuitive et une esthétique exigeante, qui n'a pas toujours été positivement jugée. Ainsi, quand il publie en 1901 dans *La Revue blanche* le manuscrit de *Noa-Noa*, qu'il avait élaboré à partir des notes que Paul Gauguin avait rassemblées après son premier séjour à Tahiti, Morice se brouille avec le peintre et reçoit une volée de bois vert de certains critiques, comme Daniel de Montfreid qui juge ses poésies « oiseuses ». Celui qui passe pour avoir donné son nom au mouvement du symbolisme a donc essuyé quelques revers. Ses ouvrages théoriques sont demeurés difficiles d'accès et sa revue *L'Action humaine*, où il milite avec courage contre la peine de mort, n'a guère dépassé le stade de la confidentialité. On doit à Paul Delsemme d'avoir réhabilité la mémoire du théoricien, d'avoir su révéler les facettes contrastées d'une personnalité intelligente et sensible.

La thèse de doctorat que Paul Delsemme prépare au cours de ses années de professorat à l'Athénée Fernand Blum concerne une autre figure intelligente et sensible du mouvement symboliste, Théodore de Wyzewa. Je rappelais il y a un instant que les recherches de Paul Delsemme ont porté sur « plus d'un millier d'ouvrages » : la preuve en est fournie avec le second volume de *Théodore de Wyzewa et le cosmopolitisme littéraire en France à l'époque du symbolisme*, publié par les Éditions de l'Université de Bruxelles en 1967. Ce second volume contient une bibliographie méthodique des écrits de Wyzewa, qui comporte très exactement 1 152 entrées, suivie d'une abondante recension des livres et des articles portant sur la vie et l'œuvre de cet auteur polyglotte, qui a joué le rôle d'un intermédiaire culturel de premier plan entre la France et l'étranger. Fils d'un médecin polonais qui avait émigré en France, Wyzewa a laissé une œuvre de fiction relativement mineure : ses *Contes chrétiens* et son récit autobiographique *Valbert* ont été occultés par l'impressionnante production critique qu'il a laissée, par sa collaboration fidèle à des publications prestigieuses comme la *Revue wagnérienne* ou la *Revue indépendante*. Fin connaisseur en musique, Wyzewa a révélé les mystères de la création de Richard Wagner au public français très nationaliste de

l'après-guerre de 1870 et demeure reconnu comme l'un des meilleurs commentateurs des compositions de Mozart.

Son activité de critique révèle un esprit universel, curieux des grands domaines littéraires, mais aussi des littératures moins connues, comme les lettres néerlandaises et scandinaves. Par ses origines, Wyzewa s'est naturellement intéressé aux auteurs de renom polonais ou russes, comme Dostoïevsky ou Tchekov, mais il n'a pas dédaigné des penseurs allemands, comme Nietzsche, et a livré diverses études sur Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam ou Jules Laforgue. Il reconnaît Mallarmé comme un maître et souscrit à la définition du symbolisme proposée par l'auteur de *L'Après-Midi d'un faune*, qui consiste à exprimer « le sens mystérieux des aspects de l'existence », à traduire un état d'âme et non la perception d'une forme sensible. Selon Wyzewa, la poésie vise, par la suggestion de l'ineffable, à révéler l'existence d'un autre monde caché derrière l'univers visible et participe d'une esthétique de l'allusion en favorisant l'épanouissement de la vie intérieure. « Seul vit le moi » s'exclame « l'éminence grise du symbolisme ». Toutefois, Paul Delsemme ne dissimule pas les contradictions qui déchirent une personnalité aussi riche que celle de Wyzewa et indique que l'anti-intellectualisme dont le théoricien symboliste incline à faire preuve contredit quelquefois son besoin de comprendre.

De ses enseignements à l'Université comme de ses fonctions de bibliothécaire en chef, Paul Delsemme laisse de nombreux souvenirs écrits. Les *Inventaires* des legs de Max Elskamp et de Michel de Ghelderode aux collections de l'Université sont précédés de substantielles introductions, qu'il rédige avec la sûreté de jugement et la sympathie spirituelle qui constituent ses qualités intrinsèques. En 1983, il publie *L'œuvre dramatique, sa structure et sa représentation*, à partir des notes des cours qu'il avait dispensés dans la section de journalisme. Cet ouvrage, qui balaie l'histoire du théâtre depuis les temps médiévaux jusqu'aux dramaturges contemporains (André Antoine, Jacques Copeau, Jean Vilar, Antonin Artaud et bien d'autres), atteste la finesse de ses analyses et sa compréhension intime du mode littéraire dramatique. En quelques pages très denses, il montre de quelle manière le théâtre est un art de la représentation qui s'inscrit comme système de communication, se révélant un monde en action et un lieu de rencontre. Avec une telle publication, Paul Delsemme compte désormais parmi les meilleurs spécialistes de la matière théâtrale : aussi, on ne s'étonnera pas que ses collègues et ses amis lui offrent en 1983, au moment où il quitte l'Université pour prendre sa retraite, un volume d'hommages intitulé *Théâtre de toujours. D'Aristote à Kalisky*.

Par ailleurs, il livre plusieurs versions successives de ses leçons en matière de littérature comparée, qu'il rassemble en 1995 dans un ouvrage portant le titre *Les grands courants de la littérature européenne et les écrivains belges de langue française*. Il y revient sur la question du cosmopolitisme littéraire à l'époque symboliste et sur l'esthétique du théâtre, de même qu'il renoue avec son intérêt passionné pour les divers aspects des lettres françaises de Belgique. Il évoque les écrits de Léon Cladel, de Charles Plisnier, de Max Elskamp, de Marius Renard et consacre une attention fervente au style « coruscant ». Cette expression, créée par Paul Bay, désigne une manière d'écrire vive et brillante, qui repose sur la mise en œuvre de néologismes ou d'archaïsmes, sur la quête du rare ou du bizarre, et qui ne récuse pas certaines transgressions syntaxiques. Le style « coruscant », adopté par des écrivains naturalistes comme Georges Eekhoud ou Camille Lemonnier, mais aussi par des poètes symbolistes comme Max Elskamp et Émile Verhaeren, ambitionne de s'affirmer comme un « style en révolte ». Il prescrit aux littérateurs de donner libre cours à leur personnalité et de disposer de la langue en toute liberté aux fins de répondre au souhait « Soyons nous ! », qui anime nombre d'écrivains belges. Le mouvement de la Jeune Belgique renoncera à cette visée intellectuelle, qui ne s'effacera pourtant pas de manière immédiate des créations littéraires du temps, qui se perpétuera même jusqu'à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle.

Le champ de recherche sur le style « coruscant » est vaste, et Paul Delsemme m'a confié, comme à plusieurs de ses amis, son intention de pousser plus avant ses explorations dans ce domaine. Mais un autre sujet l'occupe, le passionne : les liens intellectuels entre les gens de lettres et la franc-maçonnerie. Depuis l'âge de vingt ans, Paul Delsemme est franc-maçon. Il a « reçu la lumière », comme on dit dans le jargon du milieu, dans un Atelier de l'Ordre international maçonnique mixte du Droit Humain qui travaille sous le titre distinctif de *45 Égalité Émile Lefèvre*. En 1945, il s'affilie à *Prométhée*, une loge (très intellectuelle) du Grand Orient de Belgique, qui a célébré solennellement le 19 février 2005 ses septante ans de vie maçonnique et a publié dans son *Mémorial* les confidences pétillantes de son Frère le plus ancien sur la vie intérieure des loges.

Depuis le début des années quatre-vingt, Paul Delsemme mène son enquête : un premier recensement provisoire, comportant une quarantaine de figures littéraires de la Belgique romane et une trentaine d'écrivains flamands, est publié en 1983 dans le volume *Visages de la franc-maçonnerie belge du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle* que l'Université de Bruxelles consacre à l'occasion du cent cinquante

tième anniversaire de la fondation du Grand Orient de Belgique. En octobre 1998, il participe, à l'invitation des professeurs Anna Soncini et Raymond Trousson, à un colloque organisé par l'Université de Bologne sur le thème *Massoneria e cultura*. Je garde de cette réunion scientifique des souvenirs heureux et divertissants : Paul Delsemme, qui était à coup sûr le plus âgé des congressistes, montrait un dynamisme rafraîchissant. Il n'était jamais le premier à quitter la table des repas consommés en commun et manifestait, jusqu'à une heure avancée de la nuit, une curiosité vivante pour les communications de ses compagnons de voyage. Son propos, qui concernait alors les auteurs de langue française exclusivement, soulignait avec pertinence l'absence des jeunes poètes dans les loges maçonniques du XIX<sup>e</sup> siècle et, à l'inverse, la présence de nombreux hommes de lettres attirés par la réflexion ou par l'action politiques, comme le baron Goswin de Stassart, Charles De Coster, Charles Potvin, le comte Eugène Goblet d'Alviella, les édiles Charles Buls et Léon Vanderkindere, etc.

La quinzaine d'années que Paul Delsemme a consacrées à étudier les rapports entre les écrivains et la franc-maçonnerie ont abouti à la parution, en 2004, d'une somme de 560 pages intitulée *Les écrivains francs-maçons de Belgique* et préfacée par notre confrère Raymond Trousson. L'ouvrage ne se présente pas sous la forme d'un dictionnaire, mais analyse avec pertinence, par tranches chronologiques, les écrits de plus de cent quarante hommes de lettres, s'exprimant en français comme en néerlandais. La notion d'« hommes de lettres » y est considérée au sens large : sont non seulement évoquées les œuvres des poètes, des romanciers et des dramaturges, mais aussi les écrits des mémorialistes, des philosophes, des philologues ou des historiens. L'une des considérations générales établies par cette immense recherche tient à l'observation de la discrétion ordinaire des auteurs francs-maçons par rapport à leur engagement philosophique : rares sont ceux qui évoquent de façon explicite le symbolisme, les mythologies ou les usages maçonniques dans leurs ouvrages, sans doute par souci de prudence à l'égard des désagréments que la divulgation de leur appartenance pourrait leur valoir, même si tous, sans exception, traduisent leur intérêt pour l'examen des rapports de l'individu à la société, l'un des modes d'approche familiers aux francs-maçons dans leur interrogation sur le sens de l'humanité.

Paul Delsemme et moi avons souvent débattu de ces questions. Appartenant à des loges différentes se réunissant le même jour dans des Temples distants de quelques centaines de mètres, nous nous voyions peu. Mais, à l'occasion de nos rencontres, nous échangeons

beaucoup d'informations sur le sujet. Permettez-moi cette confiance : je m'en veux quelque peu de n'avoir pas eu l'occasion de lui parler de deux personnalités qui auraient dû figurer dans son livre. Je connaissais l'un comme un membre réputé de mon Atelier, mais j'ignorais ses talents d'écrivain ; je savais que l'autre était un historien de la littérature, mais sa qualité de franc-maçon m'était inconnue. J'ai rencontré le second alors que j'étais un jeune assistant du professeur Roland Mortier : philologue classique enseignant la morale à l'Athénée Robert Catteau, il s'appelait Gilbert Vandercoilden et, sous le pseudonyme de Gilles Nelod, a publié plusieurs études sur le roman historique. J'ai pu l'aider, à sa demande, dans des recherches bibliographiques et il m'en a témoigné une chaleureuse reconnaissance. À aucun moment, nous n'avons évoqué la franc-maçonnerie (la règle de discrétion comporte parfois de fâcheux revers) et je n'ai appris que très récemment son appartenance à la prestigieuse loge *Les Amis Philanthropes*, qu'il fréquentait avec assiduité. Le premier est une figure glorieuse de mon Atelier. Aux côtés de l'avocat Raoul Engel, du capitaine des pompiers Georges Fossoul, du bourgmestre d'Etterbeek Louis Schmidt, Guy Hannecart figure au martyrologe des *Amis Philanthropes* n° 3. Avocat au Barreau de Bruxelles, Hannecart entre en résistance dès le début de l'Occupation en exerçant la fonction de rédacteur en chef du journal clandestin *La Voix des Belges* et participe activement au Mouvement national belge, animé par plusieurs personnalités catholiques (ne dit-on pas que les « voies du Seigneur sont quelquefois impénétrables ? »). Arrêté sur dénonciation en janvier 1943, Hannecart est d'abord déporté à Bochum, puis en mai 1943 au camp de concentration d'Esterwegen, où il aurait participé aux travaux de la loge *Liberté chérie*, créée dans la clandestinité la plus absolue et protégée par le silence complice des autres déportés, parmi lesquels se comptaient de nombreux croyants. Guy Hannecart est assassiné par les SS à Bergen-Belsen le 25 février 1945. Avant guerre, il avait composé, en vers classiques, une quinzaine de pièces de théâtre, mais aussi quatre romans et une longue nouvelle. Sa pièce *Le Fripon de Véronne* a été représentée au Théâtre du Parc en juillet 1923 ; le livret, édité par la maison L'Églantine, a été préfacé par le professeur Gustave Charlier, de notre Académie, qui appréciait la « grâce alerte » de l'ouvrage et le situait dans la lignée de Musset et de Rostand.

Élu à l'Académie le 10 janvier 1998 au fauteuil du dialectologue liégeois Louis Remacle, Paul Delsemme — très touché par l'honneur qui est fait à un homme de quatre-vingt-cinq ans — y déploie les qualités que ses collègues de l'Université et ses amis francs-maçons lui connaissent bien : une intelligence brillante, un charme

élégant, une affabilité souriante, une amitié chaleureuse et une assiduité sans faille. Avant son départ pour l'inconnaissable le 26 juin 2008, il offre à ses consœurs et à ses confrères de multiples témoignages de ses talents. Il édite, dans les collections de l'Académie, *Gens de rue* de Paul Heusy et *Gueule-rouge* de Marius Renard. Ses communications au cours des séances mensuelles lui permettent de revenir à Georges Garnir et à la correspondance échangée entre le revuiste assagi et Albert Mockel. Il analyse une autre fois (en 2003) le rôle joué dans les lettres belges par la revue *La Bataille littéraire*, qui paraît à sept reprises entre 1919 et 1924. Il s'attache à ressusciter l'intérêt pour des écrivains un peu oubliés, comme le conteur James Vandrunen (par ailleurs recteur de l'U.L.B.) et le poète Théodore Hannon, ami de Félicien Rops, peintre lui-même et grand expert en poésies grivoises.

Les qualités de l'esprit et du cœur que j'évoquais il y a un instant nous manquent. J'aurais aimé rencontrer Paul Delsemme dans les réunions de l'Académie et apprendre de sa science solide et affectueuse tant de réalités littéraires que j'ignore. Ç'aurait été une joie très grande. Mais c'est pour moi une joie plus intense encore de lui succéder, un honneur plus insigne, auquel je m'efforcerai de ne pas faillir.